

Comment goûter des vestiges antiques ? Le cas des amphores

DANIEL JACOBI

Avignon Université
France
danieljacobi@orange.fr

ABSTRACT

All French archaeological museums exhibit numerous Gallo–Roman vestiges. As these collections are old and well known, one could assume that they are no longer the subject of debate or of scientific issues. According to the example of the Roman amphora, we will compare three forms of mediation: the amphora as a picturesque find of the collector, the amphora as a pedagogical object and, finally the amphora as a research theme still subject to scientific debate.

KEYWORDS

Ancient remains, amphorae, mediation

RÉSUMÉ

Tous les musées archéologiques français présentent de nombreux vestiges gallo–romains. Ces collections étant anciennes et connues, on peut supposer qu’elles ne font plus l’objet de débats ou d’enjeux scientifiques. A partir de l’exemple de l’amphore romaine nous comparerons trois formes de médiation : l’amphore comme trouvaille pittoresque du collectionneur, l’amphore comme objet pédagogique et enfin l’amphore qui reste un thème de recherche encore sujet à débat scientifique.

MOTS–CLÉS

Vestiges antiques, amphores, médiation

INTRODUCTION

Pendant de très nombreuses années, les musées archéologiques ressemblaient à des

musées d'art. Dans des vitrines bien éclairées, ils exposaient, soit des beaux objets isolés, soit des séries impressionnantes de haches préhistoriques, d'amphores ou de tessons de poteries décorées. En contre point de cette uniformité muséographique, une double tradition régnait dans la médiation de la recherche archéologique. La première, qui a contribué à rendre l'archéologie très populaire, faisait de la recherche de ses trésors enfouis ou cachés sous terre la trame de films d'aventure ou de bandes dessinées ; la seconde, en matière de médiation destinée au jeune public, proposait aux enfants de rechercher fiévreusement des objets enfouis dans des bacs à sable dans lesquels ils étaient invités à fouiller.

Tout cela a eu deux séries de conséquences. La première de contribuer activement à construire des fausses représentations de la recherche archéologique réduite à une sorte de course au trésor. La seconde de donner une vision décontextualisée et anachronique de l'archéologie scientifique contemporaine. C'est pourquoi, depuis plus de 20 ans, on considère que cette muséographie est totalement dépassée. Dorénavant, de nombreuses expositions ont rompu avec la tradition inspirée du musée de beaux-arts. Pour cela, il ne s'agit plus d'exposer des collections d'objets mis au jour mais de rendre compte des résultats de recherches contemporaines. Cette rupture a deux effets : le premier est de reconfigurer l'exposition archéologique. Elle tourne le dos au monde des objets pour présenter des idées voire des concepts. Le second, qui est une conséquence de cette rupture, est d'exiger des pré-requis considérables chez les publics non avertis lorsqu'ils tentent de s'appropriier les contenus de la recherche.

Pour illustrer cette rupture et ses conséquences, il serait nécessaire de décrire plusieurs facettes de cette reconfiguration. Comment, en premier lieu, des concepts scientifiques basiques comme le rappel d'une stratigraphie sont évoqués, rappelés ou explicités. En creusant le sol des villes en Europe, on retrouve les traces des peuplements précédents. Ce qui contraint à essayer de dater avec précision les vestiges mis au jour. Qu'est-ce qui permet aux archéologues de déterminer l'ancienneté d'une civilisation disparue ? Faute de signes lisibles ou de traces écrites, l'archéologie utilise des méthodes scientifiques.

Certaines sont déjà anciennes et connues comme la dendrochronologie (calcul effectué en décomptant sur une souche de bois les cernes de croissance des arbres) ou la datation par des isotopes radioactifs (la radioactivité du carbone 14 a une durée de décroissance invariable connue des géologues). Ces deux techniques permettent aux chercheurs de calculer l'ancienneté d'un vestige en fonction du contexte dans lequel on l'a découvert. D'autres méthodes plus récentes et plus sophistiquées mobilisées par les spécialistes de la préhistoire puisent dans tout l'arsenal de la microbiologie (identification des pollens ou détermination de l'ADN de restes humains ou zoologiques). Ce sont elles qui ont mis l'accent sur l'importance du contexte car c'est en dehors des restes

de culture matérielle que sont dispersés les multiples indices que l'instrumentation scientifique peut tenter de recueillir et d'interpréter.

La seconde facette évoquerait l'invisibilité du visible : traces des pigmentations effacées ou disparues sur des statues de pierre, nature physico chimique ou micro-géologique d'éléments auparavant décrits grossièrement. L'invisibilité a un caractère plus idéologique qui découle de la hiérarchisation implicite des civilisations. Celle-ci a instruit un classement des modèles. La civilisation antique classique grecque est considérée comme indépassable comparativement aux modestes cultures locales.

Pour construire ce texte nous avons cependant choisi un corpus proche et local recueilli exclusivement dans les musées qui possèdent et exposent des collections archéologiques de la période antique. La Gaule celtique a été colonisée par les Romains et presque tous les musées archéologiques exposent de très nombreux vestiges gallo-romains. Comme ces collections sont anciennes et connues, on pourrait supposer qu'elles ne font plus l'objet de débat ou d'enjeux scientifiques. Notre propos sera donc très modeste. A partir de l'exemple de l'amphore romaine nous comparerons trois formes de médiation : l'amphore comme trouvaille pittoresque du collectionneur, l'amphore comme objet pédagogique et enfin l'amphore qui demeure un thème de recherche scientifique encore fécond.

L'AMPHORE OBJET DE CURIOSITÉ À USAGE DÉCORATIF

Pour exemplifier ce changement de paradigme, nous examinerons le cas d'un objet archéologique très commun : les amphores antiques. Admettons que je sois amoureux de l'antiquité et que je veuille faire l'acquisition d'une amphore. Qu'à cela ne tienne : je dois bien pouvoir en acheter une en ligne.

La maison de vente *Arcturial* en met en vente régulièrement. Voici une annonce récente :

AMPHORE MARINE DE TYPE DRESSSEL IA EN TERRE CUITE, ART ROMAIN, 1ER-2E SIÈCLE

Amphore plombée, à haute panse conique, long col cylindrique flanqué de deux anses verticales et longue lèvre à rebord annulaire.

Importantes concrétions marines.

Haut.: 111 cm

Ce texte, rédigé, en langue commune, est-il a priori compris par n'importe quel lecteur quelle que soit sa culture archéologique ou historique préalable ? Voire relisons cet énoncé.

[**art** romain]

Dès le début de l'annonce, la mobilisation du mot art n'est pas anodine. Elle impose d'emblée un point de vue. Pour cette annonce destinée à allécher un éventuel acquéreur, l'amphore est un objet artistique très ancien.

[Amphore **plombée**]

Ce qualificatif est triplement ambigu. L'amphore est-elle dite plombée (a) parce qu'elle a été lestée pour que sa position verticale soit toujours assurée compte tenu du fait que sa forme l'empêche d'être exhibée autrement que couchée (?). (b) parce que sa composition est faite d'argile enrichie de plomb — et dans ce cas pour quelle raison a-t-on jugé utile d'ajouter du plomb — (c) parce qu'elle aurait contenu du plomb liquide lors d'une réutilisation plus récente ?

[Et longue lèvre à **rebord annulaire**]

Cette précision, qui a été ajoutée à la description du col de l'amphore, est tout sauf anodine. Elle renvoie à la culture de l'usage de ce bel objet à l'époque antique. Les amphores contenaient des liquides et devaient, pour qu'elles soient transportées, être munies d'une fermeture étanche. Le rebord annulaire n'est pas un décor de finition mais un élément de praticité.

[Importantes **concrétions marines**]

Tout aussi étrange est l'apparition de ces *concrétions marines*. Cet ajout renvoie au vécu historique de ce vestige de la civilisation romaine. Les amphores étaient transportées et elles ont voyagé dans un très vaste territoire. Entre autres par les voies maritimes. Des naufrages ou des chutes lors des transbordements ont pu les conduire au fond de la mer. Les concrétions marines attestent de leur séjour prolongé dans l'eau...

[Amphore marine **de type Dressel IA**]

Cette précision apportée dès l'identification de l'objet mis en vente renvoie à l'existence d'une terminologie scientifique. Les amphores romaines ou façonnées localement mises au jour sont si nombreuses et si différentes les unes des autres qu'un spécialiste a jugé indispensable d'en construire une nomenclature qui permet, en les classant, de les distinguer les unes des autres par leur usage, leur ancienneté et leur forme.

Le bilan de cette rapide enquête terminologique montre que l'amphore, comme trouvaille curieuse susceptible d'appâter un collectionneur fortuné est une sorte de prototype de *musealia archeologica*. L'amphore y est considérée comme un objet d'art, bien catalogué par des spécialistes. Pour confirmer son statut, l'annonce empile des preuves d'authenticité : certification de sa forme spécifique et de sa fonction antérieure,

vérification du matériau de composition d'origine, preuves de son ancienneté comme de son séjour au fond des mers... Bref tout ce qui, en attirant le futur acquéreur, le rassure quant au bien-fondé de son achat.

L'AMPHORE OBJET DE SAVOIR : UN OBJET UTILITAIRE BANAL ET JETABLE

Mais l'amphore est aussi (à vrai dire d'abord) un objet archéologique très commun. On peut voir des amphores exposées dans un très grand nombre de collections permanentes de musées tout autour de la méditerranée. Pour produire cet article, nous avons consulté les notices mises en ligne par plus de 10 musées différents (à Narbonne, Lattes, Arles, Lyon, Marseille, Nice, Nîmes, Istres, Paris, Vienne, Cap d'Agde).

Assez bizarrement ces petits textes ont tous entre eux une sorte d'air de famille. Comme si les scripteurs avaient copié leurs idées les uns sur les autres. Mais en collant un fragment d'un de ces textes dans un moteur de recherche, on trouve facilement la source que tous ces scripteurs ont consultée. Et qui s'en sont ensuite inspirés pour rédiger leurs notices, fiches pédagogiques ou étiquettes. Il s'agit de l'entrée *amphore* de *Vikidia* une encyclopédie en ligne destinée aux enfants scolarisés. En fait il ne s'agit de rien d'autre que la version simplifiée de l'entrée *amphore* de *Wikipédia*.

Pour avoir une idée de la nature des énoncés proposés aux enfants et à leurs accompagnateurs, voici quelques extraits de ces textes de médiation:

Fabrication : *Le potier façonne d'abord un fût, puis y ajoute le col, la pointe, les anses. Une fois mise en forme, l'amphore est mise à sécher au soleil, puis elle est mise à cuire dans un four de potier durant plusieurs heures. L'amphore est rendue étanche par le poissage ou le cirage : on verse à l'intérieur de la résine ou de la cire, de manière à former un film imperméable.*

Usage : *Elle sert à transporter à bord des navires et à conserver des aliments – essentiellement liquides : vin, huile d'olive et garum (le condiment principal du monde romain, composé de viande ou de viscères de poisson fermentés).*

Sur un autre site, on trouve des détails plus pratiques:

Transport : *Sa forme singulière avec son pied pointu permet un rangement efficace et optimisé dans les cales des navires grecs et romains : on plantait la première rangée dans un lit de paille, de sable ou de branches, qui servait de support aux autres rangées qui se glissaient alors en quinconce par-dessus. Mais certains archéologues estiment que ce pied est en réalité une poignée permettant une 3ème prise pour verser son contenu.*

Un petit musée (musée du Cap d'Agde) ou celui d'Arles proposent sur leur site également des développements plus conséquents que l'on retrouve quant à eux dans Wikipédia :

Étymologiquement, le mot grec amphora signifie « vase à 2 anses ». L'amphore apparaît au Proche-Orient dès le quatrième millénaire av. J.-C. Elle va vite être utilisée par les Phéniciens vers 1 500 av. J.-C. puis par les Grecs. Faisant partie de la famille des vases de conservation et de transport, l'amphore est un élément incontournable de l'économie antique autour du bassin méditerranéen.

On voit donc qu'à destination des publics scolaires, l'amphore cesse d'être décrite comme un objet d'art. Elle est toujours représentée comme un objet commun à vocation utilitaire. Sa place est dans les échanges et le commerce et parfois le remploi. Par analogie avec le monde contemporain, on la compare aux conserves et à leurs emballages perdus. Loin d'appartenir aux curiosités et trouvailles archéologiques, l'amphore pédagogique dessine un monde à l'envers très proche du monde d'aujourd'hui. Un ultime clin d'œil aux textes pédagogiques avec cet extrait :

Un objet utilitaire banal et jetable : *L'amphore – une fois vide – devait donc être jetée à la sortie du village ou de la ville, dans un dépotoir où reposaient des milliers de fragments de céramiques (appelés également ostraca). Ainsi le Mont Testaccio à Rome est un gigantesque dépotoir de 40 millions de fragments d'amphores à huile, encore visible aujourd'hui.*

Les amphores telles qu'on les explique aux publics scolaires dessinent un monde de commerce, de transport et d'échanges au sein d'un vaste empire. Empire dans lequel les plus fortunés ne se privent de rien et font venir de très loin les meilleurs vins, des huiles raffinées, des médicaments ou des onguents rares. Ce qui par ricochet dessine une société qui emploie une série conséquente d'esclaves qui vivent de ces multiples échanges, agriculteurs, éleveurs, potiers, marins, professions portuaires...

Bref, il ne fait aucun doute que le musée qui exhibe des amphores et assure leur médiation à destination des publics scolaires dispose d'un corpus de connaissances tout à fait aptes à leur transposition didactique (au sens de Chevallard). Les amphores sont un élément clef de connaissance historique puisque le curriculum scolaire a inscrit la période antique au programme des élèves de collège. Preuve en est l'importance de l'accueil de classes entières accompagnées de leurs enseignants d'avril à fin juin dans tous les musées d'archéologie.

L'AMPHORE OBJET ET OUTIL DE RECHERCHE DES ARCHÉOLOGUES PROFESSIONNELS

Pourtant, on trouve parfois dans les textes destinés aux publics scolaires des échos de

ce qui constitue l'actualité scientifique de la recherche archéologique sur les amphores. Ainsi par exemple ce paragraphe présent sur le site du musée du Cap d'Agde :

Inscriptions épigraphiques : Les amphores peuvent porter sur certaines parties (col, anses, panse) des marques peintes, des estampilles gravées ou impressionnées comme des timbres en relief ou en creux, obtenue sur la pâte encore crue. Ces inscriptions et marques indiquent les origines, identifient le contenu, précisent la capacité, la provenance, les dates et les quantités, le nom des propriétaires ou des officines.

Comme une amphore est un récipient en terre fragile et à usage unique, il est aisé de comprendre pourquoi dans le sous-sol de toutes les villes déjà créées en Gaule à la période antique (c'est-à-dire entre le premier siècle avant J-C et le troisième siècle) les archéologues, même amateurs, ont depuis longtemps découvert soit des amphores entières, soit d'innombrables tessons d'amphores. Et ce d'autant plus que cet emballage modeste pouvait faire l'objet de divers emplois. Il n'est pas rare d'en trouver dans des champs où elles ont été enterrées à des fins de drainage et dans les tombes d'anciennes nécropoles (toujours installées en dehors des remparts du centre des villes).

L'amphore était très répandue dans l'Antiquité parce que les échanges commerciaux tout autour de la méditerranée en Gaule romaine étaient considérables. Des navires marchands sont entrés et sortis des ports tous les jours et ce pendant plus de trois siècles. Seule l'invention du tonneau par les Gaulois, qui va progressivement remplacer l'amphore sous l'Empire romain, pose de grandes difficultés aux archéologues : en bois, le tonneau se conserve bien moins facilement sous l'eau. C'est sans doute ce qui explique pourquoi l'amphore continue de représenter un formidable et essentiel instrument de recherche pour les archéologues.

En effet, à chaque forme d'amphore correspond une datation, un contenu et une région d'origine. C'est un épigraphe et archéologue allemand – Heinrich Dressel – qui a inventé la classification qui aujourd'hui encore, porte son nom et qui répertorie 45 formes différentes. Mais un seul musée peut posséder au-delà de cette typologie d'autres catégories d'amphores. Ainsi, le musée départemental Arles antique qui se situe dans un lieu stratégique du commerce gallo-romain (à proximité du grand port maritime de Fos et au sommet du delta du Rhône) possède une collection impressionnante d'amphores (sans compter les nombreux mètres cubes de tessons d'amphores retirés du Rhône). Arelate, la grande cité romaine, faisait vivre de nombreuses professions portuaires. Les bateaux hauturiers y déchargeaient leurs cargaisons à seule fin qu'elles y soient transbordées sur d'autres bateaux à fond plat seuls capables de livrer, en remontant le fleuve, toutes les autres villes du Nord de l'Empire. Chutes d'objets lors des transbordements, naufrages en cas de tempêtes ou à cause des hauts fonds près

des côtes, une multitude de vestiges est allée au fond des eaux. C'est pour cela que près des rivages maritimes et surtout dans le cours du fleuve qui traverse la ville les archéologues ont pu collecter un très grand nombre d'amphores.

À notre demande un des chercheurs a publié dans une revue professionnelle un texte volontairement court (3000 signes) et en langue commune qui résume l'interprétation scientifique d'une cruche en terre cuite trouvée dans le Rhône à Arles (Djaoui, 2018). On sait en effet que dans la tradition de la recherche historique et archéologique, l'inventeur d'un nouveau vestige mobilier ne voit sa découverte reconnue qu'à partir du moment où un article scientifique, expertisé par des pairs, est publié dans une revue savante spécialisée. Ce qui est le cas pour cette petite cruche qui devait avoir une fonction d'échantillonnage d'un vin de qualité (Djaoui & Tran, 2015).

En se reportant à la publication savante faite par le même auteur et en la lisant attentivement, il est possible de repérer les étapes et méthodes de la recherche dans le domaine. Comment la publication scientifique destinée à d'autres chercheurs ou spécialistes est-elle structurée et produite ? En appui d'une illustration analogiques (photo ou dessin), une description minutieuse et exhaustive du vestige mis au jour est donnée : couleur, forme, poids, dimensions... Le compte-rendu explore la matérialité de l'objet, la matière qui le compose, les éventuelles traces d'utilisation, la composition chimique probable de l'argile dans lequel elle a été tournée. Au besoin on procède à l'étude d'une coupe mince pour vérifier sa provenance et dater la fabrication.

Dans une seconde étape, pour qualifier l'objet découvert, l'auteur le rapproche et le compare à d'autres objets de même nature étudiés par d'autres archéologues ailleurs qu'à Arles. Il esquisse dès ce moment une interprétation d'ensemble en resituant le vestige dans son hypothétique mode d'usage en particulier du point de vue économique et des usages commerciaux des marchandises transportées et échangées.

Mais, troisième étape, comme ce col d'amphore comporte des traces de mots peints, le chercheur entreprend d'en faire l'épigraphie. C'est-à-dire qu'il rétablit l'ensemble des mots souvent abrégés par celui qui les a tracés. Il s'emploie à les décoder et à les traduire en langue commune. La phase épigraphique suppose évidemment la maîtrise d'une large culture préalable : maîtrise de la langue latine, traduction des abréviations les plus fréquentes, interprétation des informations toutes énigmatiques par recherche dans des sources latines ou dans d'autres publications archéologiques proposées par d'autres chercheurs en Europe.

Ce qui suppose évidemment une bonne vue d'ensemble du mode de vie de la civilisation gallo-romaine au premier siècle en Gaule narbonnaise. Pour ce faire et comme il est d'usage entre spécialistes il s'appuie sur un double système de preuves confirmant une telle interprétation. Les preuves historiques écrites des auteurs latins contemporains, d'une part, les publications d'autres spécialistes qui ont étudié et écrit sur des vestiges proches ou identiques.

Autrement dit, comme Latour l'a montré pour les articles scientifiques, il recrute ou cite des alliés c'est-à-dire des auteurs connus et reconnus par la communauté des archéologues et ayant autorité dans ce mini domaine de recherche. Cette écriture qui semble donc inutilement lourde et pesante correspond en fait à la nécessité de rechercher des confirmations auprès des pairs susceptibles de ratifier ses hypothèses. Mode de rédaction qui fait partie de l'habitus du chercheur en archéologie.

Comme le fait remarquer une récente synthèse sur la recherche dans ce domaine : *Si la discipline amphorologique s'est d'abord développée autour de l'épigraphie des conteneurs (timbres, graffiti, tituli picti), l'intérêt pour les objets eux-mêmes s'est accru progressivement au cours du vingtième siècle et de nouvelles approches se sont succédé à mesure que celles-ci émergeaient parallèlement dans le champ de la recherche archéologique : typologie, métrologie, statistiques, analyses physico-chimiques, bases de données et systèmes experts.* (Machut & Marion, 2020)

AMPHORES, MÉDIATIONS ET RECHERCHE

Le patrimoine archéologique – fruit du travail des chercheurs – serait de peu d'intérêt s'il n'était diffusé en direction du plus grand nombre. D'autant que l'intérêt du public pour les thèmes de la recherche archéologique est fort. En effet, chacun de nous est plus ou moins curieux de savoir : qui étaient nos ancêtres ? Comment vivaient-ils ? Et ainsi de suite. En somme, la recherche archéologique répond d'une certaine façon à des questions populaires et quasi métaphysiques.

Le cas des amphores est à bien des égards presque exemplaire. Nous avons montré que cohabitent dans le public trois visions différentes : le regard curieux de l'amateur et possesseur d'un vestige à fonction esthétique, la curiosité de l'apprenant à qui on propose des savoirs didactisés sur un objet très fréquent dans une civilisation disparue, et enfin un vestige encore chaud propre à de multiples interprétations scientifiques, c'est-à-dire par nature controversables.

RÉFÉRENCES

- Chevallard, Y. (1985). *La transposition didactique ; du savoir savant au savoir enseigné*. Grenoble: La pensée sauvage.
- Djaoui, D. (2018). Enquête archéologique sur une cruche avec inscription peinte [In D. Jacobi (Éd.), *Regard sur un objet*]. *La lettre de l'OCIM*, 180, 60–61.
- Djaoui, D., & Tran, N. (2014). Une cruche du port d'Arles et l'usage d'échantillons dans le commerce de vin romain. *Mélanges de l'École française de Rome – Antiquité*, 126(2). Retrieved from <https://journals.openedition.org/mefra/2549>.

- Jacobi, D. (Éd.) (1989). *Les formes du savoir dans les manuels scientifiques Les Cahiers du CRELEF*, 28. Besançon: Université de Franche Comté.
- Latour, B., & Woolgar, S. (1979). *La vie de laboratoire ; La production des faits scientifiques*. Paris: La Découverte.
- Machut, P., & Marion, Y. (2020). *Conclusions et perspectives des études sur les amphores nord-adriatiques*. In Adria Atlas, Una Editions. Retrieved <https://una-editions.fr/conclusions-et-perspectives-des-etudes-sur-les-amphores-nord-adriatiques/>.